

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 34/1 (2007)

DOI: 10.11588/fr.2007.1.49701

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Ernst H. KANTOROWICZ, *Laudes Regiae*. Une étude des acclamations liturgiques et du culte du souverain au Moyen Âge, comprenant une étude de la musique des laudes avec des transcriptions musicales par Manfred F. BUKOFZER. Traduit de l'anglais par Alain WIJFFELS. Note marginale par Pierre LEGENDRE, Paris (Fayard) 2004, 403 p. (Les quarante piliers), ISBN 2-213-62246-9, EUR 27,00.

Enfin paraît en France, près de soixante ans après l'édition originale en anglais (1946), une très belle traduction de l'œuvre d'E. Kantorowicz, «*Laudes regiae*. A study in Liturgical Acclamation and Mediaeval Ruler Worship», à laquelle fut ajoutée une étude de la musique des Laudes assortie de transcriptions musicales par M. F. Bukofzer, elle aussi traduite en annexe par l'éditeur français. Ce livre est bien connu des médiévistes spécialistes de la liturgie, des idées et croyances politiques. Il présente une série d'études retraçant, dans diverses entités de l'espace européen, l'histoire d'un chant liturgique particulier, celui qui a pour objet la célébration du détenteur de la puissance terrestre. Ces études sont très minutieuses et elles nous font suivre pas à pas une démarche analytique, déductive et discursive à partir de multiples matériaux dont certains n'avaient jamais fait l'objet d'observation approfondie. Nous sommes bien, ici, transportés au cœur d'un atelier d'artiste où, sous nos yeux, l'œuvre prend lentement forme par une succession d'actes allant de la recherche du support et du mélange des couleurs jusqu'au geste «*créateur*», lui-même tributaire des étapes antérieures. Cette méthode du très lent cheminement, ponctué de savants détours, ne rend certes pas facile la lecture du livre qu'à juste titre son éditeur français qualifie d'œuvre «*tâtonnante*», de «*notes de recherches et d'enseignement plutôt qu'essai général*», mais elle en fait, comme le dit aussi l'éditeur, un outil de travail et un recueil de réflexions de premier ordre pour tout médiéviste intéressé par la dimension théologique du politique et par la mise en œuvre d'une célébration du monarque comme participant, en tant qu'instrument de la divinité sur terre, à l'ordre du *cosmos*.

Le livre s'ouvre sur un court chapitre consacré aux diverses traditions aboutissant à l'inscription, sur les pièces de monnaies que l'on trouve en France où dans l'Empire à partir de Louis IX et de Frédéric II, de la triade *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*: tradition byzantine porteuse de son premier élément (*IC XC NIKA*), tradition d'une triade entonnée par les croisés comme cri de guerre face aux musulmans et déjà reprise au XII^e siècle par les rois normands d'Italie du sud dans leurs monnaies; mais aussi, évoquée furtivement, tradition issue d'une pratique liturgique née au VIII^e s. dans le monde franc, que l'auteur entreprend d'étudier dans le cadre du chap. II consacré aux *laudes regiae* gallo-franques. La triade *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat* apparaît en effet au début et au cœur de deux litanies remontant aux années 780–790: litanies qui n'ont ici rien de pénitentiel, mais qui invoquent le Christ conquérant – et l'intercession des saints – pour acclamer le pontife romain, le roi Charles et sa progéniture, ainsi que les *judices* et l'armée des Francs. Avec une remarquable minutie, l'auteur en analyse, formule après formule et mot par mot, les divers composants, l'agencement interne des suites de saints invoqués ainsi que l'étroit entrelacement entre acclamation du Christ, litanie des saints et laudes qui caractérise ces chants et qui disparaîtra au cours du IX^e s., puisque litanies et laudes cesseront alors de s'entremêler. E. Kantorowicz insiste sur le caractère martial, et parfaitement adapté au contexte franc, du vocabulaire utilisé comme de certaines séries de saints; il s'efforce de cerner l'origine et le façonnement de la triade à partir d'éléments romains et byzantins, et signale l'originalité d'une liturgie franque et carolingienne de l'acclamation prenant place au cœur d'une litanie des saints probablement d'origine insulaire (Grande Bretagne et Irlande). Le «*paysage*» des laudes est ainsi décrit comme plus typiquement carolingien que romain, constitué d'un «*brassage d'éléments gallicans et anglo-irlandais avec quelques apports romains*»; surtout, poursuit l'auteur, les laudes du VIII^e siècle ont une très forte connotation biblique – liée à la recherche ambiante des racines de l'histoire franque dans la tradition vétéro-testamentaire (identification du peuple franc au peuple élu, du roi sacré et tout parti-

culièrement de la personne de Charlemagne à la figure du David «prêtre et roi» – qui tendra par la suite, dit l'auteur, à s'estomper face à l'ancienne image du *Christus imperator*, cette dernière mutation étant «encouragée, stimulée et effectuée par le Saint-Siège». De cette étude de l'agencement interne et de ses variations au cours du règne de Charlemagne et de son fils, E. Kantorowicz tirait en 1946 des conclusions très novatrices sur le sens profond à donner à l'identité des intercesseurs associés au roi (les intercesseurs angéliques, supérieurs aux autres saints) ou au pape (les saints apôtres), et aux variations affectant l'ordre des acclamations – le roi Charles acclamé avant le pape au temps de Léon III –, comme sur la fonction théologico-politique de l'alliance entre litanie et laudes: cette alliance vient illustrer l'«harmonie cosmique» que l'on s'efforce d'établir entre le Ciel, l'Église et l'État, et l'ensemble exprime très fortement la reconnaissance, par l'Église, de la légitimité du roi.

Le chap. III est en apparence, si l'on s'en tient au titre, consacré à la version franco-romaine des laudes impériales, chantées notamment lors des couronnements romains et résultant (selon l'auteur qui justifie ainsi cette appellation double préférée à l'appellation classique de «laudes romaines») d'une fusion, opérée après le couronnement de l'an 800, de la liturgie franque et de l'ancienne tradition romaine des acclamations: des laudes débarrassées de la triade et assorties d'une litanie (qui n'en est plus vraiment une puisqu'elle est simplifiée, pour chaque acclamation, à un unique intercesseur) comme d'un ordre d'acclamation rétablissant le pape au sommet de la hiérarchie. Mais ce chapitre contient aussi une importante digression sur l'usage et la signification théologico-politique des laudes chantées, en France et en Allemagne, non pas lors des couronnements initiaux (les *ordines* du sacre ignoraient le rituel des laudes), mais lors de ces grandes fêtes liturgiques de l'année au cours desquelles, assez fréquemment aux XI^e et XII^e s., les principaux monarques européens réitéraient leur couronnement initial en ceignant solennellement la couronne. Les autres chapitres explorent d'abord les laudes épiscopales et pontificales (chap. IV), avec de remarquables pages sur l'évolution des laudes pontificales en relation avec les prétentions de la papauté grégorienne et post-grégorienne à l'*imperium mundi*, ensuite les laudes dalmates (où s'entrecroisent influences occidentales et byzantines) et les laudes vénitiennes (chap. V) chantées notamment dans les dépendances insulaires (Adriatique et méditerranée orientale) de la République conquises aux XI^e et XII^e s., et plus proches, en ces lieux, des versions occidentales et franques, conçues surtout comme instrument liturgique de l'emprise de la «Seigneurie» (et de son patron tutélaire, saint Marc) sur ses colonies. Vient enfin (chap. VI) l'étude de la pratique des laudes dans les États normands: Sicile, Normandie, Angleterre. L'auteur y montre l'influence de la pratique normande – issue de la tradition gallo-franque et attestée pour la première fois au temps du Conquérant – de laudes chantées les jours de fêtes en l'honneur du pape, du roi de France et du duc. Il confirme que les anciennes laudes normandes des jours de fêtes furent «exportées» vers l'Angleterre où, peut-être en raison de la coïncidence des premiers couronnements de rois normands avec de grands jours fériés (l'influence des laudes des couronnements romains serait ainsi, selon l'auteur, inexistante), elles devinrent également laudes de couronnement, intégrées au rituel d'accession à la royauté. C'est donc d'Angleterre, en raison des évidentes relations entretenues entre ce royaume et la Normandie, mais aussi entre la monarchie anglo-normande et les princes normands de Sicile que se serait propagée l'acclamation du couronnement, trait spécifique et caractéristique des trois États normands et marque supplémentaire d'une profonde unité de ce monde normand déjà constatée sur bien d'autres registres.

Un livre riche, porteur d'une réflexion continue sur l'idéologie du pouvoir, s'achevant sur une réflexion lucide et désabusée sur le retour en force des laudes et leur «instrumentalisation» dans le cadre des dictatures du XX^e s., notamment dans l'Italie de Mussolini; et un livre qu'il serait vain de confronter avec de plus récents écrits, sur les rituels, la pensée politique ou les représentations du pouvoir par exemple, pour noter ici et là toutes les avancées de la science historique depuis soixante ans. Tout comme «Les deux corps du roi» écrit

quelques années après, cet ouvrage de Kantorowicz demeure, malgré le temps qui passe, un chef-d'œuvre.

Yves SASSIER, Paris

Karl-Heinz SPIESS (Hg.), *Medien der Kommunikation im Mittelalter*, Stuttgart (Franz Steiner) 2003, 323 p. (Beiträge zur Kommunikationsgeschichte, 15), ISBN 3-515-08034-1, EUR 33,00.

La conscience des développements, voire même des révolutions médiatiques contemporaines ne laisse pas indifférents les médiévistes. Depuis bien des années de nombreuses études ont été consacrées à la tension entre l'oral et l'écrit: ne citons que les travaux de Jack Goody et les recherches sur l'écrit pragmatique («pragmatische Schriftlichkeit») menées à Münster. Maintenant on découvre des nouvelles dimensions de la «médialité» et de la communication, comme celles qui font partie des «pratiques du cri au Moyen Âge»¹. L'attention portée au côté performatif des phénomènes en question exige en outre une nouvelle manière de voir les images ou même le corps comme porteurs de messages. Ce changement de perspective s'intègre dans une nouvelle histoire culturelle qui ne sert pas seulement, dans le cas de la «communication», à mieux comprendre les sociétés prémodernes, elle contribue en outre aux tentatives de préciser ou de corriger certains travaux non-spécialisés qui, parfois, n'utilisent le monde médiéval qu'en tant que cliché négatif à partir duquel le monde moderne se serait développé. Ne citons que les travaux pionniers de Werner Faulstich², très riches sur le plan méthodologique, mais également loin d'une vraie compréhension du monde médiéval.

Avec les notions de «médias» et «communication», la présente collection s'engage donc à étudier des phénomènes problématiques. La mise au point introductive de Volker DEPKAT (p. 9–48), qui compare les positions de Jürgen Habermas et de Niklas Luhmann, sert de point d'appui solide. Depkat met en relief les différences axiomatiques des deux approches, dont l'une se concentre sur les acteurs, tandis que la pensée de Luhmann s'intéresse avant tout au «système». Il favorise l'approche «systémique» de W. Faulstich comme fondement pour une histoire des médias et de la communication (excluant ainsi les «médias de réglage»), tout en indiquant des aspects à compléter et à préciser dans l'application à l'époque médiévale. Christina GANSEL (p. 49–62) regarde de plus près le modèle de Faulstich, qui distingue différentes catégories de médias, des médias «primaires» aux médias «quartaires», en fonction du niveau technologique nécessaire à la production ou à la réception d'un message. Elle identifie une rupture autour de l'an 1500 – avant, la communication aurait été dominé par les «médias primaires», produits par le corps humain sans nécessité d'utiliser une technologie élaborée. Les réflexions suivantes sur les capacités des médias partent d'une perspective moderne qui se focalise en premier lieu sur les processus d'institutionnalisation à l'intérieur de systèmes médiatiques particuliers.

Dans la suite on aborde des exemples concrets dans un ordre qui reflète le système théorique en ce qu'il reprend d'abord des phénomènes liés au corps humain et donc les «médias primaires». Hedwig RÖCKELEIN (p. 83–104) analyse la communication non-verbale dans le cadre des translations de reliques dans le haut Moyen Âge. Non seulement le corps du saint fonctionne comme médiateur du salut, mais dans le rituel qui entoure la situation liminale du transfert, les corps des spectateurs et le paysage sonore font partie d'un cadre performa-

1 Didier LETT, Nicholas OFFENSTADT (éd.), *Haro! Noël! Oyé! Pratiques du cri au Moyen Âge*, Paris 2003.

2 Werner FAULSTICH, *Die Geschichte der Medien*. 5 vol., Göttingen 1996–2004; Id., *Mediengeschichte*. 2 vol., Göttingen 2006.